

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIR IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

Sommaire.

L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS A LONDRES.
LES VOCATIONS SACERDOTALES ET RELIGIEUSES.

Turin: La démonstration annuelle des anciens élèves. —
Honneurs accordés par Léon XIII à six Coopérateurs
salésiens.

La mère d'un missionnaire de Don Bosco.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO. — Amérique
du Sud: Un mois d'exploration dans la Terre de Feu.
Grâces de Marie Auxiliatrice.

BIBLIOGRAPHIE: Chemin de Croix des âmes du Purga-
toire. — Catéchisme de la vie religieuse.

Coopérateurs défunts.

verra la bénédiction solennelle de la nouvelle église salésienne élevée à Londres au quartier de Battersea et dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. Le même jour, cette église sera ouverte au culte; et, s'il plaît à Dieu, le successeur de Don Bosco, notre vénéré Père Don Rua, se rendra en Angleterre pour assister à la solennité.

L'érection de cet édifice était une absolue nécessité pour la Mission dirigée depuis plusieurs années par les Salésiens, au quartier de Battersea. L'unique église dont la paroisse disposât jusqu'ici était en fer; de plus, elle menaçait ruine au point d'être tout à fait hors d'usage. Aussi ne pouvait-on plus apporter aucun délai à l'édification d'une autre église.

Comme il s'agissait d'une église paroissiale à dédier au Cœur Sacré de Jésus dans une somptueuse cité, on a visé, en même

L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS à Londres

Nous éprouvons une grande joie et une particulière consolation à informer nos chers Coopérateurs que le troisième dimanche d'octobre, consacré à la Pureté de la T. S. Vierge Marie,

temps qu'à l'ampleur, à un caractère esthétique le moins indigne possible du vocable choisi. Cette église sera donc un nouveau et riche monument élevé à ce Cœur adorable dont nous attendons, pour des âmes innombrables, des grâces décisives de conversion.

Aujourd'hui, heureux d'offrir nos vives actions de grâces aux pieux bienfaiteurs qui nous ont aidés jusqu'ici dans cette entreprise, nous sommes contraints de leur adresser encore une prière.

Les travaux de maçonnerie sont terminés; mais nous sommes loin d'être aussi avancés pour ce qui regarde les travaux les plus indispensables de décoration. De plus, il manque encore : les bancs, la chaire, l'orgue, les vases sacrés, les ornements et les cloches; en outre, il reste encore à payer une partie notable de ce qui est achevé. Or, le quartier de Battersea, où s'élève la nouvelle église, est très pauvre; aussi les bons catholiques de la paroisse salésienne, quel que soit leur zèle et l'intérêt que leur inspire cette grande œuvre, se trouvent-ils dans la complète impossibilité de concourir dans la mesure nécessaire à l'achèvement de la nouvelle église. En conséquence, pour les travaux et pour les dettes dont nous venons de parler, nous comptons sur la charité de nos excellents Coopérateurs de France, dont les aumônes grossiront, comme par le passé, les offrandes des amis de Don Bosco en Angleterre et en Italie.

Grâce à Dieu, leur dirons-nous aujourd'hui, votre charitable appui nous a permis de dédier déjà de nombreux établissements au

Cœur Sacré de Jésus; en outre, nous avons aussi élevé à la gloire de ce Cœur adorable plusieurs églises, parmi lesquelles nous tenons à rappeler la basilique du Castro Pretorio à Rome et le sanctuaire de Saint-Paul, au Brésil.

Qui pourrait nombrer les œuvres saintes dont ces centres de foi et de piété sont tous les jours le théâtre et l'instrument?

Oh! qu'elle soit à jamais bénie et remerciée la divine Providence, qui nous aide à faire surgir des fondations aussi salutaires! Unies aux établissements et aux Missions actuellement en exercice, ces fondations constituent un opulent patrimoine de trésors spirituels où la famille salésienne toute entière est sûre de trouver d'abondantes bénédictions, des grâces de choix pour la vie présente, et des biens infiniment plus précieux pour l'éternité.



LES VOCATIONS SACERDOTALES ET RELIGIEUSES

La fin de l'année scolaire et les vacances mettent chaque année un grand nombre de jeunes gens en face d'un problème aussi important que difficile à résoudre : le choix de la vocation. Ce moment est comme la bifurcation de la vie : l'église et le monde, Dieu et Satan parlent en même temps à toutes ces âmes devant qui s'ouvrent tant de voies diverses. Heureux les jeunes gens qui savent faire un choix selon le Seigneur. Leur vie sera un avant-goût du ciel ici-bas; et la mort les mettra en possession d'une récompense inestimable.

Mais arrêtons un instant notre pensée sur les vocations les plus délicates et les plus saintes, c'est-à-dire sur les vocations sacerdotales et religieuses. De nos jours

plus qu'à aucune époque, l'Église en a un besoin immense.

Dans une foule de diocèses, on gémit sur la pénurie d'ouvriers évangéliques, prêtres et religieux. D'autre part, que l'on interroge les évêques missionnaires dans les deux Amériques, en Chine, en Afrique, en Océanie, dans toutes les régions encore peuplées d'infidèles : quel cri d'angoisse ! Et comme ils invoquent notre commisération ! — « Donnez-moi des hommes, écrit un de ces évêques, et, avec l'aide de Dieu, je vous sauverai des millions d'âmes. » — Un autre ne craint pas de dire : « Si vous pouviez m'envoyer cent missionnaires, je les emploierais facilement. » De tous les points de la terre s'élèvent les mêmes plaintes et les mêmes supplications.

Ce manque d'ouvriers de salut est une plaie douloureuse : à qui incombe donc la mission de la soigner ?

Quand il s'agit de préparer une vocation, les premiers coopérateurs de Dieu sont sans contredit les parents de celui qui a cru entendre l'appel d'En-Haut. N'est-ce pas au père et à la mère, avant tout autre, que Dieu a confié les intérêts éternels de leur fils ? Aussi est-ce à eux de discerner avec soin de bonne heure, afin d'en seconder l'exécution, les desseins de la Providence sur leur enfant ; à eux, par conséquent, d'examiner les signes de l'appel divin, dès que les premiers indices commencent à se révéler ; à eux d'écarter, avec une sollicitude sans cesse en éveil, les influences nuisibles à l'éclosion d'une vocation, parfois précoce, fragile toujours, et que trop souvent des calculs intéressés réussissent à détruire dans son germe.

Elles devraient donc se regarder comme privilégiées les familles où Dieu sème des fleurs aussi précieuses. Malheur aux parents qui repoussent cette grâce ! Et quelle responsabilité pour ceux qui n'en veulent prendre aucun souci !

Que dire enfin de ceux qui non seulement s'abstiennent de favoriser et de cultiver les vocations, mais encore les contrarient ? Saint Bernard, au lieu d'honorer du nom de père et de mère des parents comme ceux-là, les appelle assassins de leurs enfants. Qui serait capable d'énumérer et de peindre sous leurs couleurs vraies les conséquences fatales et déplorables de cette manière

d'agir ? Notre-Seigneur avait déjà dit que souvent l'homme trouve parmi les siens des ennemis : *Inimici hominis domestici ejus* ; mais on peut aussi affirmer sans crainte que des parents comme ceux dont nous parlons sont à eux-mêmes leurs propres ennemis. C'est que la ruine des vocations sacerdotales et religieuses est une source de larmes de sang versées sur la perte des enfants détournés de leur voie, et un sujet de cruels remords pour ceux qui ont causé un malheur aussi épouvantable.

Après les parents, le prêtre. Personne mieux que le prêtre n'est apte à cette culture spéciale de l'âme. En effet, en même temps qu'il tient compte de l'attrait, des aptitudes et des tendances de l'enfant, il sait aussi le préserver de certains contacts et le prémunir contre plus d'un exemple dont l'influence serait mortelle. Ouvrez l'histoire de l'Église et vous y verrez que les plus belles vocations, nées au sein de familles pauvres et parfois même dans des foyers sans religion, ont pu grandir grâce aux soins d'une foule de saints prêtres. Notre vénéré Père Don Bosco a imité la conduite de ces dignes ministres de Dieu ; et partout des légions de prêtres séculiers et réguliers marchent dans la même voie avec de particulières bénédictions.

Enfin, après le prêtre, avec lui et à côté de lui, tout chrétien vraiment digne de ce nom, et par conséquent dévoué corps et âme à la cause catholique, doit se montrer jaloux de fournir à l'Église les moyens d'asseoir et d'étendre le règne de Dieu sur la terre. Membre du corps de Jésus-Christ, et, comme tel, obligé de travailler pour le bien général de l'Église « en proportion du don reçu, » comment tout bon chrétien ne devrait-il pas s'occuper de cette œuvre des vocations, qui a précisément pour but de conserver le règne de Jésus-Christ, et de le fonder dans les régions où il n'existe pas encore ?

Mais en parlant à nos chers Coopérateurs et à nos dévouées Coopératrices, nous avons le devoir d'ajouter que cette œuvre doit être leur apostolat de prédilection. Quand Don Bosco dicta le Règlement de la Pieuse Union qui groupe les amis des entreprises salésiennes, il ac-

corda une attention spéciale à l'œuvre des vocations sacerdotales et religieuses. Voici les paroles auxquelles nous faisons allusion : « Comme la pénurie des vocations ecclésiastiques se fait gravement sentir de nos jours, ceux qui pourront le faire prendront un soin spécial des jeunes gens, et même des adultes, qui, par leurs bonnes qualités et par leur aptitude au travail intellectuel, donneraient des indices de vocation, les aidant de leurs conseils, tâchant de leur faciliter l'accès aux écoles, collèges ou petits séminaires, où ils pourraient être instruits et dirigés vers ce but. »

De tous les soins qu'exigent les vocations naissantes, le premier et le plus important doit viser à leur offrir un terrain où elles puissent se développer librement : nous avons nommé les asiles de tout genre que la charité chrétienne a su fonder à cette intention ; mais il va de soi que l'on donnera la préférence, dans la mesure du possible, aux établissements où sont admis exclusivement les aspirants à l'état ecclésiastique et à la vie religieuse, et, dans tous les cas, aux maisons d'éducation connues pour leur excellent esprit.

Aux recommandations de Don Bosco, nous voulons ajouter encore un mot. L'Église, aux jours où la libéralité des fidèles l'avait dotée d'un patrimoine en rapport avec les besoins de sa mission, se chargeait de pourvoir elle-même à l'éducation des aspirants au sacerdoce ; mais depuis que ces biens ont été réduits à un chiffre dérisoire, elle se voit obligée de tendre la main pour procurer l'absolu nécessaire à ceux de ses fils qui la veulent servir. En conséquence, secours pécuniaires, offrandes périodiques, fondations mises à l'abri de toutes les rapacités possibles, industries de zèle et de charité, ne négligeons rien pour réserver aux pépinières sacerdotales ce que Léon XIII appelle « le meilleur de notre cœur ; » la raison en est que pour mettre en sûreté cet intérêt de premier ordre, « il faut, dit le Pape, que les fidèles, à force de sagesse et de munificence, s'étudient à devenir les créanciers de la religion catholique. »

N'oublions pas, enfin, que pour féconder ces germes célestes, comme pour les soustraire à toute influence ennemie, rien ne remplace la prière ardente, unanime, assidue, celle qui va droit au cœur de

Dieu, Prions, en vue d'aplanir devant le jeune élu du Seigneur les difficultés matérielles, et d'obtenir que les préoccupations terrestres, ces malheureux lacets où viennent s'étouffer tant de vocations, s'évanouissent devant un acte et un regard de foi. Prions, pour répondre à l'appel de Celui que nous avons entendu nous dire : « *Voyez comme la moisson est abondante et combien sont peu nombreux les ouvriers !* » Oui, prions, et pour prier efficacement, jetons, en quelque sorte, entre Dieu et nous, les mérites infinis de notre divin Rédempteur et l'intercession de la puissante Vierge Auxiliatrice, et nous goûterons bientôt, avec une consolation ineffable, les fruits abondants et providentiels de nos supplications appuyées par Jésus et Marie.

La grave question sur laquelle nous venons de dire quelques mots de foi nous remet en mémoire un trait raconté par le docteur D'Espiney dans la dernière édition de « DON BOSCO » (1).

En 1884, une dame de l'aristocratie turinaise, accompagnée de son plus jeune fils, vint trouver Don Bosco. C'était une visite d'amitié. La famille était réputée pieuse, et non sans raison, puisque son chef, chargé d'affaires du gouvernement piémontais, était rentré volontairement dans la vie privée, après la brèche de la Porte Pic.

Don Bosco, avec sa bonté ordinaire, demanda des nouvelles de toute la famille, et finit par dire : — Et qu'allez-vous faire, Madame, de votre fils aîné ?

— Il suivra la carrière diplomatique, comme son père.

— Bien. Et le second ?

— Oh ! Don Bosco, celui-là est à l'École militaire ; il travaille pour devenir général, et il serait le premier de notre famille à ne pas réussir.

— A merveille ! Et celui-ci ? — Don Bosco désignait le petit garçon qui accompagnait sa mère.

— Celui-ci, nous le ferons prêtre, n'est-ce pas ?

A ce mot de prêtre, la noble visiteuse, atterrée, demeura un instant sans voix ; puis, comme ranimée par la fureur, elle s'écria avec une énergie presque sauvage : — *Prêtre ! jamais. Qu'il meure plutôt !*

Don Bosco, profondément attristé par cette réponse, essaya de ramener la pauvre femme à de meilleurs sentiments ; il lui fait observer, avec douceur, que ce mot, prononcé par lui, n'est pas une sentence. Peine perdue ! La malheureuse mère répète l'affreuse imprécation, et se retire bouleversée.

Huit jours après, Don Bosco la voit reparaître : toute tremblante cette fois, et baignée de larmes : — Don Bosco, venez, venez vite bénir mon enfant... celui que je vous ai amené... il se meurt !

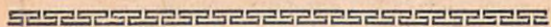
On arrive dans la chambre du petit moribond, qui prend la main de D. Bosco et la baise avec respect. Les médecins se trouvaient réunis pour une consultation ; ils déclarent ignorer la nature du mal qui emporte l'enfant.

Le jeune malade a tout entendu. Il appelle sa mère, et lui dit d'une voix faible, mais distincte : — Mère, je sais, moi, pourquoi je meurs : c'est votre parole qui me tue. Rappelez-vous... chez Don Bosco... Pauvre mère ! vous avez préféré me voir mort, plutôt que de me donner à Dieu, et le bon Dieu me prend.

Don Bosco ne put que préparer la famille à accepter la dure épreuve. Il promit de faire prier ses enfants, et se retira profondément ému.

On ne tarda pas à venir lui apprendre que la leçon divine était complète : l'enfant était mort.

Ce trait, qui éclaire d'un jour effrayant et douloureux la question de la responsabilité des parents en matière de vocation, n'a besoin d'aucun commentaire. D'ailleurs, plus d'une famille pourrait dire que Dieu ne ménage point les terribles enseignements à cet égard, et que trop souvent la vie désolante de malheureux dévoyés perpétue, aux yeux de toute une population et dans le cœur des parents coupables, la divine et crucifiante leçon.



TURIN

LA DÉMONSTRATION ANNUELLE DES ANCIENS ÉLÈVES.

En juillet dernier, le 9 et le 13, le successeur de Don Bosco a eu la joie de se voir entouré, à la table salésienne, d'un nombre considérable d'anciens élèves de l'Oratoire.

Cette fête de famille a emprunté un éclat particulier à la présence de M^{sr} Cagliero et de M^{sr} Arsène Andrade, évêque de Riobamba (Équateur), prélat qui assista Garcia Moreno à ses derniers moments.

Les toasts, les applaudissements et les discours affectueux n'ont point chômé durant le repas, réjoui encore par un concert où la musique de l'Oratoire s'est surpassée.

Un des assistants, M. le professeur Maranzana, sut toucher vivement l'auditoire, en disant avec émotion les merveilles que la Vierge de Don Bosco a réalisées au quartier de Valdocco, par le ministère d'un simple prêtre.

Enfin, l'assemblée entière proclama, par des acclamations réitérées, que tous les cœurs salésiens à quelque titre retrouvent Don Bosco dans la personne de son successeur, notre vénéré Père Don Rua.

HONNEURS ACCORDÉS PAR LÉON XIII A SIX COOPÉRATEURS SALÉSIENS

A l'occasion de son Jubilé épiscopal, Sa Sainteté Léon XIII a daigné honorer six de nos Coopérateurs en leur conférant des dignités dont nous devons dire à nos lecteurs, pour les associer à la joie de la famille salésienne, et la nature et les titres qui les ont values à ces amis de Don Bosco.

Le 24 mai dernier, en la fête de Marie Auxiliatrice, trois de nos Coopérateurs étaient faits chevaliers de Saint Grégoire le Grand. Deux d'entre eux, M. Jacques Cucco et M. Gaston Fabre, se trouvaient à Turin ce jour-là ; au troisième, M. Ange Lascurain, de Mexico, on avait expédié le Bref et la décoration.

La lecture du Bref eut lieu à la fin du repas de midi en présence de M^{sr} l'archevêque de Turin, de NN. SS. Leto et Cagliero et d'un certain nombre d'invités, ecclésiastiques et laïques de la ville.

M. Cucco, architecte de mérite, a dirigé avec succès les travaux de la basilique et de l'Oratoire du Sacré-Cœur à Rome, ensemble de constructions dont le dessin a obtenu les suffrages du Saint-Père. M. Cucco a également restauré, d'après les désirs du Pape, l'église de Carpineto, pays natal de Léon XIII.

M. Gaston Fabre, avocat, qui occupe un rang distingué dans le barreau de Nice, est aussi un des membres les plus actifs des Conférences de Saint-Vincent de Paul, en même temps que le défenseur infatigable du clergé, le soutien de toutes les œuvres de la ville, mais surtout de l'Œuvre de Don Bosco.

M. Ange Lascurain, de Mexico, s'occupe avec ardeur de toutes les entreprises de charité de la capitale du Mexique. En attendant d'avoir des fils de Don Bosco, il fonda, en 1890, un orphelinat auquel il donna le nom de *Maison salésienne*. L'an dernier, M. Lascurain reçut nos confrères avec une cordialité dont nous avons entretenu nos lecteurs.

En remettant la croix de l'Ordre à MM. Cucco et Fabre, M^{sr} l'archevêque de Turin et notre vénéré Père Don Rua prononcèrent une allocution qui provoqua les acclamations et les applaudissements de toute l'assistance.

Le 13 juillet dernier, en présence d'une assemblée distinguée, M^{sr} l'évêque d'Orvieto remettait solennellement à MM. Louis Ravizza, Louis Fumi et Paul Zampi le brevet et la décoration de chevalier de l'Ordre *Piano*, une des plus hautes distinctions que le Souverain Pontife ait l'habitude de conférer aux catholiques ayant rendu des services signalés à la religion et à la patrie.

Disons tout d'abord que les trois nouveaux chevaliers travaillent à préparer la fondation salésienne dont Léon XIII va doter Orvieto, en installant les fils de Don Bosco dans un domaine légué au Pape par une pieuse chrétienne de la cité.

Mais la lecture des Brefs révèle les autres mérites des nouveaux dignitaires. Le haut lignage, le dévouement au Saint-Siège et la charité de M. Ravizza ; les deux grands travaux de M. Fumi : l'histoire du Dôme d'Orvieto et la généalogie des comtes Pecci ; enfin la gloire de M. Zampi, l'illustre architecte qui a rendu à la cathédrale d'Orvieto, par d'intelligentes restaurations et grâce à sa science du moyen âge, sa splendeur d'autrefois, rien n'est oublié dans ces trois chartes de la souveraine satisfaction du Saint-Père.

Au nom des trois élus, M. Fumi prononça un très beau discours plein de sentiments élevés et de gratitude envers le Pape et M^{gr} l'évêque. Les Salésiens ayant eu, eux aussi, un hommage délicat, leur supérieur, Don Ottonello, placé à la tête du Séminaire diocésain d'Orvieto, prit la parole pour bénir le Seigneur des fruits de salut qui récompensent les sueurs des fils de Don Bosco, mais dont le mérite principal revient aux Coopérateurs, ces délégués de la Providence auprès des Salésiens.

Don Cagliero, procureur général de notre Société auprès du Saint-Siège, assistait à cette solennité.

LA MÈRE D'UN MISSIONNAIRE DE DON BOSCO

L'hommage reconnaissant que nous avons rendu, dans le *Bulletin* de juillet, à M^{me} Bellamy-Moisson, mère du Supérieur des Missions de Don Bosco en Afrique, a porté déjà, nous en avons la certitude, des fruits nombreux d'édification ; il suscitera aussi parmi nos bonnes Coopératrices plus d'un dévouement comme celui de la vénérée bienfaitrice que la mort vient de ravir à nos Œuvres.

Pour compléter notre article nécrologique du mois dernier, nous reproduisons avec bonheur et dans une pensée d'apostolat, une petite feuille où le fils a pieusement réuni, pour en faire goûter la saveur surnaturelle aux amis de la famille, quelques extraits de la correspondance de cette mère chrétienne, qu'une banale image de deuil eût bien pauvrement rappelée aux cœurs si nombreux sanctifiés par un contact avec le sien, durant son passage ici-bas (1).

(1) *Amour et Sacrifice*. — A la mémoire de MARIE-JULIE MOISSON, Veuve BELLAMY, tertiaire de Saint-

Nous n'avons rien changé au texte de ce touchant souvenir mortuaire ; mais nous avons tenu à souligner, çà et là, quelques lignes. La foi généreuse de la vaillante femme s'élève à des hauteurs où seuls les vrais amis de Dieu respirent à l'aise et parlent, comme naturellement, le langage des saints.

Comme celui qui a recueilli ces enseignements d'une mère si profondément chrétienne, nous sommes persuadés qu'ils ont une puissante vertu d'apostolat : « Ces pensées vont si bien contre le naturalisme maternel de notre époque, nous écrit Don Bellamy, et contre les misérables reproches dont on accable les enfants qui abandonnent leurs parents sur l'ordre de Dieu, que je les crois capables de faire grand bien aux âmes. »

Puissent ces âmes être nombreuses et profiter dans la plus large mesure des grâces cachées dans ces effusions d'un vrai cœur de mère et de mère selon Dieu.

Sa vénération pour Don Bosco.

« J'envie votre bonheur de vivre quelques jours » près de votre vénéré Don Bosco. Ah ! quelle » faveur ! J'ai toujours autant de bonheur à me » rappeler les courts instants que j'ai eu l'honneur de l'entendre ; ses paroles me sont restées » gravées dans la mémoire, et je crois que j'aurais au moins autant de bonheur à aller à Turin » pour le voir et l'entendre, comme s'il s'agissait » de vous... »

(8 janvier 1884).

« ... Je prie le petit Jésus de vous accorder » toutes les grâces dont vous avez besoin pour » devenir un bon Salésien, un vrai Don Bosco ; » c'est là mon plus grand vœu... »

(29 décembre 1883).

Son estime de la perfection religieuse.

« Je suis allée faire mes adieux au Sacré-Cœur » de Montmartre et à Notre-Dame des Victoires ; » je ne vous ai point oublié. Oui, je leur ai demandé que vous soyez toujours un fervent religieux, fidèle observateur de votre sainte règle, car là seulement est ma consolation. Ah ! » malgré que je vous aime bien, j'aimerais mieux » vous voir mourir que de savoir que vous cherchez » vos aises... »

(Septembre 1887).

Sur l'humilité.

« ... J'ai vu dans le *Bulletin Salésien* la note » sur la maison de *** , et, si je ne me trompe, » écrite par vous — une mère sent lorsque c'est » son fils qui parle. Vous me direz si je me suis » trompée. Savez-vous ce qui m'a fait le plus plaisir ? » C'est de voir que vous vous êtes effacé. Le démon » de l'orgueil n'aura pas eu sa part dans cette » affaire, ni pour vous ni pour moi surtout.

François pieusement endormie dans la paix du Seigneur à Chartres (Eure-et-Loir), le 10 juillet 1883, dans sa 69^{ème} année, munie des Sacraments de l'Eglise. — *Quelques-uns de ses sentiments, extraits de ses lettres à son fils, prêtre-missionnaire de Don Bosco.*

» Je me souviens, lorsque vous écriviez et signiez des articles dans le *Bulletin*, ce que je ressentais. Mais aujourd'hui je remercie le bon Dieu de grand cœur que tout cela n'existe plus, et je ne demande qu'une seule chose : faire tout pour le bon Dieu ; mais que c'est difficile cette pureté d'intention, viser droit au but !
» Demandez-la pour moi ; de mon côté, je le ferai pour vous. Ce n'est pas moi qui y perdrai, car je ne suis guère fervente, je ne sais bientôt plus prier. »

(1892).

Sur la résignation à propos d'une épreuve.

« ... Moi aussi j'ai senti mon cœur se briser ; mais après avoir offert cela au bon Dieu, toute réflexion faite, je me suis sentie toute heureuse, et je vais peut-être vous paraître dure ; j'ai dit : *Merci, mon Dieu, de ce que vous voulez bien associer mon fils à vous suivre sur la route du Calvaire* ; vous savez qu'il fait tout pour vous plaire et pour votre plus grande gloire ; donnez-lui la force de porter cette croix, au moins il fera son purgatoire sur cette terre.

» Ah ! M. l'abbé et vénéré fils, vous avez bien raison d'élever votre cœur plus haut ; oui, ne le détachons pas du ciel. *Et puis, savez-vous ce qui me rend le cœur joyeux ? J'aime mieux vous voir le persécuté que le persécuté.* » Prions ensemble.

» Permettez-moi de vous dire : courage, courage, le ciel en est le prix. »

(Novembre 1887).

Sur la générosité dans les sacrifices.

En recevant la lettre annonçant le départ de son fils pour les Missions.

« ... De vous savoir si heureux, si joyeux, cela m'a consolée ; de vous savoir en paix, cela me l'a rendue à moi-même, et, au reçu de votre lettre, j'ai dit de cœur et de bouche : que la sainte volonté de Dieu soit faite et non la mienne !

» Et puis, savez-vous le rêve qu'elle m'a fait faire et la prière qu'elle m'a mise sur les lèvres ?

» Mon Dieu, si vous vouliez me rendre la santé et que j'aie lui aider, et faire la soupe aux petits nègres... j'emporterais encore bien de quoi me coucher — mais je veux encore répéter : mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Prions et restons toujours unis dans le Cœur du bon Jésus... »

(10 décembre 1890).

« ... Que de peines, que de sacrifices le bon Jésus ne nous a-t-il pas demandés ! Ils sont nombreux, n'est-ce pas ? Hélas ! si seulement celle qui écrit ces lignes avait su en profiter pour former sa couronne ! Non, elle les a faits en murmurant et les a acceptés parce que force en était... »

» Il en est un cependant et un grand, car il venait après les autres, oui, celui de votre départ. Je puis dire qu'il m'a broyé le cœur, puisque j'ai dû me dire : mon fils s'éloigne de moi, il va évangéliser les infidèles, gagner des âmes au bon Dieu pour ne jamais revenir dans sa patrie... et je puis ajouter qu'il me serait pénible qu'il en soit autrement, puisque c'est la sainte volonté du bon Dieu.

» Ce sacrifice, c'est l'année 1891 que j'ai dû le faire.

» Je n'ose pas dire que je l'ai bien fait ; mais je l'ai fait de mon mieux sans murmurer et sans désirer que les choses s'arrangeassent autrement.

» Oui, je désire que vous restiez missionnaire, car le contraire serait que votre santé s'y refuserait. Tâchez de la conserver, cette santé, afin que longtemps vous travailliez au service du bon Maître. C'est le souhait que je forme pour vous au commencement de cette nouvelle année.

» Que le bon Jésus de la Crèche et sa divine Mère bénissent votre apostolat...

(26 décembre 1891).

« Quelqu'un avait l'air de me dire l'autre jour : mais si votre fils allait revenir à Chartres ?...
» Oh ! j'aimerais mieux, lui ai-je répondu, le voir mourir que de le voir quitter sa vocation de missionnaire, puisque c'est la volonté du bon Dieu. — Non, je n'y ai jamais pensé : ce serait une vraie lâcheté. Voyez-vous, ne demandons pas qu'il revienne, il ne serait pas heureux : sachons l'aimer pour lui et non pas pour nous... »

(1892).

Conclusion de ses lettres.

« Votre mère qui vous aime en Dieu et pour Dieu. »

Sa devise.

« Amour et sacrifice. »

Sa prière habituelle.

« Eh ! mon Dieu, quoi donc me rattache au monde ? — Vous m'avez ravi mes deux enfants ; car mon fils doit vivre sur la terre comme un homme céleste, et ma fille, ma chère fille, ah ! elle est, je veux l'espérer, au terme de ses désirs avec son saint Vincent de Paul, au ciel.

» En vérité, ô mon Dieu, le ciel doit être toute ma pensée et je n'ai plus qu'à me sacrifier afin d'y aller avec ceux que j'aime.

» Me voici, Seigneur, faites de moi ce qu'il vous plaira, demandez-moi les sacrifices que réclame votre gloire, me voici, je m'abandonne à toutes les dispositions de votre amour. Donnez-moi cette générosité que vous me demandez, Une seule parole sortira désormais de mes lèvres, ce sera la parole de Marie, ma tendre mère et mon modèle : *Fiat*. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite. »

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés (Matth., ch V.)

Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel et donnez à votre Église des mères chrétiennes.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

AMÉRIQUE DU SUD - (PATAGONIE)

Puntarenas, le 17 mars 1893.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE D. RUA,

Grâce à Dieu, j'ai débarqué hier en bonne santé, de retour d'une expédition à l'île Dawson et à la Terre de Feu. Je viens de

passer un mois au milieu des périls et des fatigues, occupé à rechercher un endroit propice pour l'établissement d'une nouvelle Mission.

Au commencement de février, notre cher Beauvoir m'aida à donner les exercices spirituels à nos confrères et aux Sœurs de la Mission de Saint-Raphaël; puis, nos préparatifs faits, nous nous embarquâmes sur notre petit bateau, qui nous déposa en face de la côte occidentale de la Terre de Feu, vis-à-vis notre Mission. J'étais accompagné de Don Beauvoir, de nos coadjuteurs Jean Ferrando et Émile Hagnez, du jeune Césaire Villabos et de deux Indiens, dont l'un, qui est baptisé, s'appelle Louis; l'autre se nomme Octave.

Louis parle bien l'espagnol et le *Jagan*; de plus, il comprend et parle convenablement la langue *Ona*. Octave, qui est un Ona pur sang, entend l'espagnol, mais ne sait pas le parler; il est venu avec nous parce qu'il connaît le pays et qu'il pourra nous mettre en relation avec les tribus Onas du centre de la Terre de Feu.

Débarquement dans la Terre de Feu.

Le 15 février, à trois heures après-midi, nous débarquâmes avec tout l'équipage, tentes, vivres et chevaux, pour camper au bas de la montagne dont le sommet s'appelle *Nosepic*.

Cette éminence est la tête d'une chaîne de montagnes qui borde le canal de l'Almirantazgo, entre l'île Dawson et la Terre de Feu, du nord au sud, et qui rejoint l'autre chaîne dont les pieds côtoient le canal de Beagle, de l'est à l'ouest, et dont la crête est dépassée par les monts Darwin et Sarmiento, les plus élevés de la Terre de Feu.

Vous nous demandez sans doute: « Que portiez-vous pour cette Mission? » Deux sacs de biscuits, un peu de riz, deux kilos de pâte, un peu de sucre et de café, une petite quantité de viande et de poissons, avec une légère tente pour nous abriter pendant la nuit et contre la pluie; voilà ce que nous avait fourni notre *service des subsistances*. Nous avions aussi un autel portatif pour célébrer le saint sacrifice. Quant aux Indiens, nous leur portions trois grands sacs de couvertures de laine, des médailles de Marie Auxiliatrice et quelques chapelets.

A cheval. — Le premier jour de marche.

Le 15, nous nous levons à cinq heures. Nous faisons la méditation pendant la messe de Don Beauvoir, puis on récite les prières, et ensuite le chapelet, tandis que j'offre le saint sacrifice. Après mon action de grâces, on selle les chevaux et nous sommes prêts à partir. Nous nous proposons de découvrir un passage de communication avec le fleuve qui débouche au nord de cap Pegna. C'est ce que vous nous indiquiez dans toutes vos

lettres, et ce que nous désirions tous. Mais impossible d'aller de l'avant à travers ces forêts vierges enchevêtrées et ces immenses étendues toutes fangeuses. Avant un bon nombre d'années, on ne pourra guère franchir cet espace. Il faudra préalablement arracher les plantes, afin que le vent et le soleil puissent dessécher un peu cette région et fournir un chemin assez solide pour permettre le passage des hommes et des bêtes.

Voyant la route impraticable de ce côté, nous nous dirigeons à l'est par la plage sud de la baie *Inutile*, jusqu'à la lisière des forêts. Le premier jour de notre voyage, Octave était chargé de porter la viande — sur son cheval, bien entendu. Mais que voulez-vous? Le soir, quand nous nous arrêtâmes, il découvrit qu'il l'avait perdue et s'en montra très affligé. Et nous de le remonter aussitôt en lui disant que cette perte n'est pas importante, et que le Seigneur y suppléera en nous envoyant ce qui sera nécessaire. De fait, il ne fallait point penser à le faire retourner sur ses pas pour tenter des recherches: il lui eût été impossible de rien trouver au milieu de tant de ravins et de broussailles que nous avions traversés. Il aurait seulement perdu un temps bien précieux.

Le soir, nous dressâmes notre tente dans un endroit où un ruisseau se perd dans une petite plaine, précisément dans une région où j'avais trouvé deux familles indiennes, cinq ans auparavant. Trempés jusqu'aux os et secoués par le vent du sud-ouest, nous étions moulus. Un frugal souper, un bout de prières en commun, et nous sommes sur notre lit — une peau de brebis, une peau de lama et deux couvertures. Nous dormons tranquilles, en pensant qu'à ce moment les Indiens étaient occupés à chasser le lama au centre de l'île. Quant à nos deux petits indigènes, ils se couchent tout près du feu qu'ils tiennent allumé presque toute la nuit. C'est un usage qu'ils ne peuvent encore abandonner, spécialement les *Jagans*, qui ont du combustible en abondance, dans les bois dont sont couvertes les îles de l'Archipel.

Un souper préparé par la divine Providence.

Le 17, à 10 heures, nous poursuivons notre voyage, et à 11 h. 12 nous laissons les montagnes et les bosquets pour nous diriger directement au sud-ouest, à travers un terrain très marécageux, extraordinairement infesté de rats et de taupes. Dans la République Argentine, ces derniers rongeurs sont vulgairement appelés *tucu-tucu*, probablement à cause du bruit qu'ils font continuellement en creusant la terre et en la battant de leurs pattes de derrière, comme font les lapins. Au Chili on les nomme *cururu*. Ils sont de couleur grise et gros comme de beaux rats

d'eau. Bien qu'ils dévastent affreusement la campagne, ils sont une vraie providence pour les Indiens, car leur chasse est facile. On les rôtit avec leur peau, et leur chair n'est pas sans saveur; mais notre répugnance est trop grande pour que nous espérions nous habituer à cette nourriture.

Nous cheminons jusqu'à 5 h. 1^h/₂, voyant toujours du feu, tantôt à droite, tantôt à gauche; c'est l'indice de la présence des sauvages. Notre but principal étant d'atteindre au plus tôt le *Rio Grande*, afin de trouver et de déterminer l'établissement d'une nouvelle station, nous ne pouvions pas, pour le moment, nous occuper des Fuégiens que nous rencontrions. Nous avons cependant la certitude qu'aussitôt après la fondation de la résidence, ils viendront se réfugier dans notre Mission.

Le soir, nous fixons notre campement au sein d'un bosquet, sur les rives d'un petit lac. Notre tente une fois dressée, on allume le feu, on apporte la marmite et on délibère sérieusement pour composer le menu du souper. Un peu de riz, une petite quantité de graisse et un morceau d'oignon, voilà tout l'inventaire de notre garde-manger. Dans la journée, nous avions bien aperçu un lama, mais notre chasseur, Emile Hagnez, ne put l'approcher. Le souper paraissait donc s'annoncer bien maigre, lorsque j'entendis nos deux Indiens se quereller entre eux, parce qu'ils désiraient de la viande. « Je veux manger de la viande: *Yo quiero comer carne*, » disait Louis. Octave, pensif et tout mortifié d'avoir perdu celle qu'il portait, lui indique le petit lac, où quelques canards sauvages prenaient leurs ébats. Ils se lèvent sur le champ et courent au lac. L'un d'eux entre dans l'eau et accompagne ses cris de certains gestes de la main, tandis que l'autre court tout autour du lac cherchant à réunir les canards et à les chasser vers la terre. Nous comprenons leur plan de campagne. Émile Hagnez et Césaire Villabos accourent, accompagnés de trois chiens et, en un clin d'œil, les voilà maîtres de onze petits canards sauvages qui ne pouvaient pas encore voler. Aussitôt de m'écrier: « Comme le Seigneur est bon! Voici qu'il vient au secours de ses serviteurs! » Quelle ne fut pas l'allégresse d'Octave, en nous voyant fournis d'une chasse si abondante! En un tour de main, Louis et lui eurent tordu le cou à quatre de ces volatiles; les flamber à la hâte et les dévorer à peine rôtis, ce fut pour eux l'affaire d'un instant. Et comme ce n'était guère pour nos gaillards qu'un hors-d'œuvre, au souper ils mangèrent cinq ou six assiettées de soupe, d'autres canards mieux apprêtés et des biscuits.

Je me réjouissais de les voir tous contents et j'en remerciais du fond du cœur la divine Providence. A mon tour, je mangeai un morceau et, les prières terminées, je dormis

quelques heures, afin de monter la garde le reste de la nuit.

En garde contre les sauvages. — Un campement. — Un Cacique.

Je dis *monter la garde*: c'est que nous devons être toujours en éveil contre les surprises des Indiens qui pourraient nous voler un cheval afin de le manger, ou nous prier... à coup de flèches, de ne point traverser leur domaine. Voici de quelle manière ces sauvages comprennent la propriété. Ils chassent les oiseaux, le lama et le renard sur une superficie plus ou moins étendue, limitée par une éminence de terrain ou par un ruisseau. Or, aucun étranger ne doit mettre le pied sur ce territoire s'il ne veut susciter une guerre qui a toujours pour conséquence la mort de quelques hommes et l'enlèvement de quelques enfants arrachés au vaincu.

Pour revenir à notre expédition, nous cherchions les sources du *Rio Grande*, en allant toujours au sud-est; mais, dans cette direction, les bois s'étendaient à perte de vue. Aussi, ce ne fut guère qu'après six jours de marche à travers les vallées, les collines et les ruisseaux, ayant constamment à fouler aux pieds un terrain miné par les taupes, que nous arrivâmes le 22, à 40 kilomètres environ à l'ouest de l'embouchure de notre fleuve dans l'Atlantique.

La veille nous avions vu s'élever de la fumée en beaucoup d'endroits, à droite et à gauche de notre chemin; cela signifiait que nous étions déjà dans la zone et dans les terres de chasse des Onas. Nous passons le fleuve et fixons notre campement, à 3 heures de l'après-midi, dans un îlot riche en pâturages et embelli de quelques chênes, les derniers que nous voyons.

Notre interprète Louis découvrit non loin de là un *cao grande*, c'est-à-dire une grande maison d'Indiens, ou mieux un campement. Je l'encourageai à aller, en compagnie d'Octave, trouver ces Indiens et à leur dire que notre but était de chercher un local propice pour la fondation d'une maison où leurs fils trouveraient nourriture, vêtements et bonne habitation. Je leur commandai aussi de les avertir de ne pas s'approcher de nous pendant la nuit, sous peine d'être mordus par nos chiens, mais de venir nous visiter le matin, quand nous pourrions leur montrer beaucoup de belles choses.

Louis et Octave jetèrent sur leurs épaules une peau de lama et partirent.

En attendant, Don Beauvoir et moi nous visitons le petit îlot, cherchant un passage qui nous permit, le lendemain, de poursuivre notre voyage le long du fleuve.

Il était presque nuit quand nos deux Indiens retournèrent, accompagnés du chef de cette tribu; il était couvert d'une peau de lama et avait les jambes ensanglantées.

Deux jours auparavant, ce Cacique s'était

mesuré avec une autre tribu et avait perdu deux hommes. Or, en voyant notre feu, il avait pensé que la tribu ennemie était venue se fixer près de la sienne. Aussi vint-il nous trouver avec la plus grande joie, lorsque nos deux Indiens lui eurent appris que nous étions ses amis et que nous étions prêts à le défendre, lui, sa femme, ses enfants et sa tribu, contre toute agression.

Il n'accepta pas la soupe et le biscuit que je lui offris, mais il prit un morceau de viande qu'il dévora d'une bouchée. Je lui donnai ensuite deux couvertures de laine et lui mis au cou une médaille de Marie Auxiliatrice. Je le congédiai enfin en lui promettant de lui rendre visite le lendemain. Néanmoins nous restâmes au guet pendant la nuit, car Don Beauvoir avait découvert des traces de pas dénotant qu'un homme et une femme ou un enfant avaient tout récemment passé par là avec un chien.

Une tribu d'Indiens dans la tente du missionnaire.

Le lendemain, de bonne heure, nous faisons notre méditation lorsque les Indiens commencèrent à venir. J'ordonnai qu'on les reçut autour de notre feu. La première messe finie, ils se placèrent tous en bel ordre devant notre tente, tandis que je me disposais à célébrer à mon tour le saint sacrifice. Quelques instants après, arrivèrent les femmes et les filles qui prirent place derrière les hommes.

Louis donnait des ordres à tout ce monde. Il imposait silence, puis faisait le signe de la croix et récitait les prières du matin et le chapelet; de temps en temps il se tournait avec un air sérieux du côté des sauvages, comme pour leur dire: « Je sais tout cela ».

La messe achevée ainsi que l'action de grâces, le chef vint dans ma tente et m'offrit une peau de lama; je la remis à Louis qui n'en avait pas encore. Je renouvelai ensuite le pacte de défense en sa faveur et pour toute sa tribu, puis je fis venir devant la tente les hommes et les femmes et leur donnai à tous une médaille et une couverture. Je leur demandai où étaient les vieillards et les garçons: ils me répondirent qu'ils étaient restés *à la maison*, c'est-à-dire au campement établi au milieu des broussailles.

La distribution finie, nous sellâmes nos chevaux. Tous les Indiens s'extasiaient en observant chacun de nos mouvements et ceux de nos montures; ils s'émervillaient de tout. Pour les exciter à une plus grande confiance, je profitai du temps où on chargeait notre tente et les vivres, pour mettre en croupe sur un cheval un enfant d'environ dix ans, et je le conduisis au milieu d'eux en le tenant par la main. Cela plut très fort aux Indiens. En nous voyant prêts à partir pour leur *cao*, ils nous saluèrent et se disposèrent à prendre les devants afin d'annoncer notre

arrivée à ceux qui étaient restés à la maison avec les plus petits de la tribu.

Une visite au campement des Indiens.

Lorsque tous les préparatifs du voyage furent terminés, notre coadjuteur Ferrando voulut montrer aux Indiens la force de nos armes. La décharge du fusil les stupéfia, mais ils ne tardèrent pas à se réjouir en apprenant de Louis que ces armes étaient bonnes pour la chasse et qu'elles serviraient à leur défense.

Au signal du départ, les Indiens disparurent dans un chemin de traverse. Quant à nous, nous cherchâmes à éviter les endroits fangeux.

Après trois quarts d'heure, nous sommes au milieu de nos amis. Ils nous attendent au milieu des broussailles, surtout ceux qui étaient restés *à la maison*. Je compte tout ce monde-là: ils sont cinquante-deux. Je distribue les couvertures à ceux qu'il n'en avaient pas encore eu, et leur donne à chacun une médaille avec recommandation de la porter au cou. Je leur promets une prochaine visite pour leur parler du Créateur de l'univers, qui nous attend aux *deux lunes* (au ciel). Nous allons partir, quand je vois un malheureux qui se traîne à grand peine. Je m'approche de lui, et je vois qu'il a la jambe droite entièrement paralysée depuis la naissance du genou. À l'aide de deux fusils fichés en terre et surmontés horizontalement d'une canne, je lui fais comprendre qu'avec des béquilles il pourrait mieux marcher, et je lui promets que nous lui en porterons deux. En voyant l'air simple de tous ces braves gens, je les invite à envoyer quelqu'un à la Mission de Saint-Raphaël pour considérer nos *grandes maisons*, et tout ce que nous faisons pour les Indiens. Un jeune homme de quatorze ans y consent, et il nous suit avec son arc et son carquois garni de flèches.

Au moment de notre départ, les pauvres sauvages se mettent en quatre pour nous manifester leur joie d'avoir trouvé des amis si bons et si forts pour les défendre; l'un nous porte des flèches, l'autre des arcs; parmi les femmes, plusieurs ôtent leurs bracelets de coquillages pour les donner à notre serviteur, à Don Beauvoir et à nos coadjuteurs. Je leur laisse un chapelet qu'elles reçoivent avec des marques de vive gratitude.

L'expédition poursuit le voyage et s'égare.

Nous partons de ce *cao*, heureux d'avoir consolé ces pauvres infidèles. Espérons qu'ils seront bientôt de bons chrétiens; car ils sont peu éloignés du lieu où nous établirons la nouvelle station. Ces braves gens nous accompagnèrent avec beaucoup d'affection jusqu'au passage du fleuve. Un quart d'heure après, nous les perdîmes de vue. Quant au jeune Indien que nous venions d'emmener,

il ne se possédait pas de joie d'être venu avec nous; comme c'était le 23 février, je le nommai Benizio.

Il faisait froid, ce jour-là, et le vent nous tourmentait beaucoup; par malheur, la nouvelle direction que nous avions prise vers l'orient nous avait éloignés des bois et, par suite, nous n'avions pas de quoi nous chauffer. Don Beauvoir marchait à l'avant-garde. Notre désir était d'atteindre l'embouchure du fleuve, parcourir les environs et choisir le local le plus convenable pour l'établissement d'une nouvelle station. Malheureusement, la nuit nous surprit dans une petite vallée où, à défaut de bois, nous trouvâmes d'abondants pâturages pour nos chevaux.

Brisé de fatigue, je récitai quelques courtes prières, et je me jetai aussitôt sur ma couchette où je ne tardai pas à m'endormir. Mais, durant mon sommeil, je me croyais toujours au milieu des Indiens. Je me réveillai plusieurs fois et j'observai s'il y avait quelque chose de nouveau. Tout le monde dormait, excepté Don Beauvoir qui ne put fermer l'œil, pour n'avoir pas voulu dresser sa tente et étendre sa natte.

De grand matin, nous étions debout; après avoir accompli nos pratiques ordinaires de piété, nous poursuivons notre chemin. Remarquant le voisinage de la mer, le coadjuteur Emile Hagnez recommanda à l'Indien Benizio de se mettre à la tête de la caravane et de nous guider par le plus court chemin. En observant la boussole deux heures après, je reconnus qu'il se dirigeait directement au nord. Je crus d'abord qu'il le faisait à dessein pour éviter quelque mauvais pas, mais, une demi-heure après, je me vois devant le cap Sunday qui s'avance dans la mer à quinze milles au nord du cap Pegna et à onze milles de l'embouchure du *Rio Grande*. Je fais arrêter tout mon monde et je demande le motif de ce détour. Notre conducteur reconnaît son erreur, et je fais prendre la direction sud.

Don Beauvoir, se sentant très las, me dit: « J'ai besoin de me reposer un peu, il est préférable que je m'arrête. Vous pouvez continuer; le chemin trouvé, que quelqu'un vienne m'avertir, et je vous rejoindrai bientôt ». Nous le laissons sur les bords d'un délicieux petit lac peuplé d'une immense quantité de canards sauvages qui nous assourdissent de leurs cris monotones.

Nous tournons à droite d'une colline. Nous touchions au sommet lorsque j'entends crier: *Indios! Indios!* J'ordonne d'arrêter, pour attendre les bêtes de somme, et j'avertis de procéder doucement et avec ensemble.

Nous voyons trois Indiens, l'un après l'autre, s'esquiver des broussailles. Nous avançons tranquillement tout en descendant la colline; nous en gagnons aussitôt une autre, les yeux toujours fixés sur l'endroit où les trois fuyards s'étaient cachés. A trois cents

mètres de distance, je dis à Louis de crier que nous sommes de passage et que nous ne leur ferons aucun mal. A ces mots, l'un d'eux lève la tête et puis se dresse tout-à-fait: c'était une femme. Elle se met à crier bien fort qu'elle fait des fagots, qu'elle n'a qu'un fils, qui est chasseur, et qu'elle ne veut nous faire aucun mal. Nous nous approchons tous et nous voyons que les deux autres sont des Indiennes dont l'une, boiteuse, porte sur le dos un petit enfant. Nous saluons ces pauvres créatures et leur donnons un morceau de galette; elles le jettent au loin. Nous leur demandons ensuite si l'on trouve des Indiens avant d'arriver au *Rio Grande*. La première, la plus âgée des trois, nous repète « qu'elle n'a qu'un fils, qui chasse dans les environs, qu'il ne veut nous faire aucun mal, » et... qu'il n'y a pas d'Indiens.

Rencontre avec une tribu dangereuse.

Nous poursuivons notre chemin en descendant la colline. Et voilà qu'ici encore nous voyons trois ou quatre Indiens détalier à toutes jambes. La bonne vieille qui nous avait suivis tout doucement, se met à nous crier de ne pas continuer de ce côté, parce qu'il y avait beaucoup d'Indiens qui nous auraient tués à coup de flèches. Sans nous préoccuper de ses cris, nous allons de l'avant. Je m'aperçois bientôt que nous sommes au milieu d'une tribu guerrière qui avait eu des relations avec des chrétiens. J'envoie en éclaireurs nos braves Indiens, afin qu'ils rejoignent les sauvages que nous avions vus s'évader et qu'ils les rassurent. Pendant ce temps nous cheminons tout doucement. En entendant les bonnes paroles de nos aimables interprètes, les sauvages se tranquilissent, s'arrêtent, et, quand nous sommes arrivés, ils me tendent la main, sur un signe de nos Indiens.

Tandis qu'ils me saluent et qu'ils admirent nos chevaux, je les avertis de ne faire aucun mal à une personne de notre caravane qui doit passer par là peu de temps après nous. C'est Don Beauvoir, auquel je dépêche Octave pour l'informer de notre présence parmi les Indiens. Cependant les sauvages affluent autour de nous; les derniers venus montrent une certaine hardiesse et font des manières de pirouettes désordonnées qui ne me plaisent pas du tout. Je leur donne un peu de galette, qu'ils acceptent et mangent; je distribue quelques couvertures aux chefs et je coupe celles qui me restent pour couvrir un peu les petits garçons et les petites filles.

Notre brave Louis, de son côté, remplissait très bien son office. Il parlait de notre Mission, de la Maison, de l'école, de la chapelle, des galettes, du bétail, de la nourriture, des vêtements, et les Indiens témoignaient de la joie et du plaisir à entendre toutes ces choses.

Je leur demandai alors s'ils connaissaient le Rio Grande. Ils m'indiquèrent du doigt qu'il n'était pas loin, à une dizaine de milles. Sur la rive droite de ce fleuve, un ingénieur, M. Jules Popper, avait élevé une petite habitation en bois pour y passer quelques jours, afin de constater si cette plage de l'Atlantique récelait de l'or; mais il l'avait ensuite abandonnée. Je désirai savoir si la maison existait encore et je dis à Louis de les interroger à ce sujet. Nous pûmes comprendre qu'ils l'avaient brûlée pour se chauffer. Louis leur fit entendre alors qu'on ne devait pas agir ainsi; que nous allions retourner pour construire des maisons, et que si quelqu'un s'avisait de nous causer le moindre dommage, il aurait à le payer fort cher. Ce discours paraissait produire sur eux quelque impression; car, bien qu'ils fussent distraits par un de leurs que ses cris et ses gestes faisaient prendre pour un fou, ils n'avaient d'oreilles que pour Louis.

Enfin je vois Don Beauvoir apparaître au loin avec Octave. Je prends congé des sauvages; mais auparavant, j'avais fait signe à Ferrando de lâcher deux coups de carabine, en apparence à titre de démonstration d'allégresse, en réalité pour prouver aux Indiens que, le cas échéant, nos armes pourraient bien nous défendre.

Nous nous éloignâmes un peu, et Don Beauvoir nous rejoignit. J'appris que ces sauvages nous avaient épiés la nuit précédente et qu'ils avaient essayé de nous voler un cheval. Ils avaient échoué dans leur dessein, parce que les animaux étaient attachés tout près de la tente et qu'ils étaient surveillés par nos braves chiens de garde.

Deux jours après, nous trouvâmes des squelettes de chevaux, qu'on avait certainement volés à M. Popper dans son excursion à la recherche des gisements aurifères. C'était là une preuve de la loyauté négative de cette tribu.

Emplacement propice pour une nouvelle Mission.

A 5 h 1/2 du soir, nous établissons notre campement sur la rive gauche du fleuve, où nous surprit un peu de pluie. C'est le samedi. Nous nous reposons le dimanche, en visitant minutieusement cet emplacement qui nous parut vraiment favorable pour fonder la nouvelle Mission. Il est situé près des rives d'un lac, à cinq cents mètres des bords du fleuve dont l'embouchure se trouve à cinq kilomètres de là. Il deviendra un jour le port de la Terre de Feu, comme le Rio Negro l'est de tout le territoire qui porte son nom et de la Patagonie Septentrionale. Le lundi, nous visitons attentivement le Rio Grande, ainsi appelé parce qu'il est le plus considérable de la Terre de Feu (tant pour la longueur que pour la profondeur). Il court de l'ouest à l'est, tournant un peu au nord,

cinq milles avant de se jeter dans l'Atlantique. Son embouchure est à onze milles au sud du cap Sunday, et à cinq à six milles au nord du cap Pegna. A marée basse, il mesure trois mètres de profondeur; à marée haute, il atteint jusqu'à neuf mètres, fournissant ainsi une profondeur que de grands bateaux peuvent affronter. La marée se fait sentir jusqu'à cinq kilomètres de l'embouchure. Je crois donc que nous devons fonder ici la nouvelle Mission, à cause du voisinage de l'eau douce et de la facilité des transports. Le lit du fleuve est de cinq cents mètres à marée haute et de cent quand le flot se retire; le fond est de galets. Les poissons y entrent en abondance avec la marée, et il en reste toujours une grande quantité.

Les bois se trouvent à quarante kilomètres à l'ouest de l'embouchure du Rio Grande, et à une quinzaine au sud. Ainsi, pour couper le bois nécessaire à la Mission, on devra employer plusieurs jours chaque mois, ce qui sera une excellente occupation pour les Indiens.

Lutte entre les pauvres sauvages et les colons européens.

Le but de mon voyage était atteint. Mais, avant de m'en retourner, je voulus me rendre à la baie de Saint-Sébastien. Je désirais être bien renseigné sur les massacres des Indiens vivant sur les sommets des montagnes qui entourent la partie septentrionale de la Terre de Feu, dans le détroit de Magellan. Voici le fait.

Le gouvernement du Chili avait cédé, sur le détroit de Magellan, *plus de cent mille hectares de terrain* à deux sociétés anglaises qui importèrent des brebis. Les Indiens qui habitaient au pied de cette montagne vivent de la pêche, d'autres bienfaits de la mer et de lamas; ils furent chassés et durent se replier au versant sud qui est dépourvu de plage et où les lamas sont moins nombreux. Ils commencèrent donc à attaquer les bergers, enlevant brebis et chevaux, rompant les clôtures de parc formées de pieux que traversaient cinq ou six fils de fer horizontaux. De là une guerre où l'Indien perdait la vie et les bergers leurs brebis.

Assurément, on ne peut guère justifier la conduite de vingt ou trente Indiens qui volent cinq cents ou mille brebis, après leur avoir rompu les jambes. Mais peut-on plus facilement défendre l'homme civilisé, le berger négligent, qui, pour punir des voleurs *inconnus*, massacre *tous les Indiens* qu'il rencontre, et poursuit même, pour les égorger cruellement, hommes, femmes et enfants? De plus, comme dans cette partie septentrionale de la Terre de Feu on trouve des paillettes d'or dans le lit des ruisseaux, on y a vu accourir une foule de gens qui, n'étant pas des plus honnêtes, commirent des infamies au préjudice de quelques familles trop cré

reconnaissance et aussi les pressants besoins de notre Œuvre.

Que Marie nous donne, à nous aussi, « des âmes ; » qu'elle daigne avoir pitié de nous !

Tout l'humble monastère s'agenouille aux pieds de la Vierge de Don Bosco et met en elle son espérance.

Tout danger est écarté.

C^{***} (diocèse de Bayeux), 24 août 1893.

Vous avez eu la bonté déjà plusieurs fois de faire des prières en ma faveur afin d'obtenir la guérison d'une tumeur cancéreuse que j'avais au sein. Cette tumeur avait été constatée par le D. Barette, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et par le docteur Letellier, mon ancien médecin.

Aujourd'hui, j'ai la satisfaction de vous annoncer que je suis presque guérie ; je ressens encore quelques petites douleurs, mais mon docteur m'assure que tout danger est écarté.

En actions de grâces, je vous adresse un mandat de 11 frs. sur lequel je vous prie de prélever 1 fr. pour agréger ma petite nièce, Marie Pierre, à l'Œuvre Pie du Sacré-Cœur.

Je me recommande encore à vos ferventes prières, je continue toujours la neuvaine et n'oublierai pas Marie Auxiliatrice.

R. R.
paroisse Saint-Étienne.

BIBLIOGRAPHIE

Chemin de croix des âmes du Purgatoire, par l'abbé FOUÉRÉ-MACÉ, recteur de Léhon. — 5^{me} édition illustrée de 16 gravures sur bois par Charles Carles et Léon Fleuret et de 5 dessins à la plume par le Frère Ange Garnier. — Un gracieux in-12° de XVIII-172 pages. Prix : 3,00 ; franco : 3,35. En vente à l'Oratoire de Jésus-Ouvrier (Œuvre de Don Bosco), 28, rue Beaumanoir, Dinan (Côtes-du-Nord).

« Le Calvaire et le Purgatoire sont deux expiations ; » et comme le Chemin de la Croix et le Calvaire aboutissent à la gloire de la résurrection, les souffrances passagères du Purgatoire aboutissent à la joie éternelle du Paradis.

Afin de rendre ce rapprochement saisissant pour les yeux comme il l'est pour l'esprit, M. l'abbé Fouéré-Macé a illustré ses méditations par quatorze dessins qui correspondent aux quatorze stations du Chemin de la Croix. L'artiste choisi par lui, a su rendre la pensée de l'écrivain avec un talent

plein de force, de douceur et de sentiment. Nous allons en quelques mots exposer le rapport de chacun de ces dessins avec la station correspondante du chemin sanglant parcouru par le divin Sauveur. Ce ne sera qu'une indication : à quoi bon expliquer longuement ce qui se comprend de soi ?

1^{er} tableau. — L'âme au tribunal de Dieu. — Jésus est condamné à mort. — Comme Jésus comparait devant Pilate qui le juge et le condamne, l'âme paraît devant le tribunal de Dieu. Elle est condamnée aux souffrances temporaires du Purgatoire ; le visage de l'Éternel Juge respire une tendre compassion ; on y lit la miséricorde avec la justice.

2^e tableau. — Entrée de l'âme au Purgatoire. — Jésus est chargé de sa croix. — L'âme au milieu de deux anges qui symbolisent la justice et l'espérance, descend dans un abîme ouvert d'où sortent des flammes et qui figure le Purgatoire. Son visage respire la douleur et la résignation.

3^e tableau. — L'âme est privée de la vue de Dieu. — Jésus tombe sous le poids de la croix. — La pauvre âme, du sein des flammes, entourée de ses compagnes de souffrances, élève les mains vers le ciel où Dieu, ses anges et ses saints apparaissent à travers un nuage, loin, bien loin des âmes douloureuses.

4^e tableau. — L'âme est soulagée par les prières que l'Église répand sur sa dépouille mortelle. — Jésus rencontre sa Très Sainte Mère. — Le prêtre dit la messe, il élève la sainte hostie ; le cercueil est devant l'autel ; l'âme dans un nuage ardent assiste, recueillie, au saint sacrifice et adore profondément son Sauveur.

5^e tableau. — L'âme est soulagée par les prières de ses amis de la terre. — Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix. — Les amis, les parents, les enfants sont à genoux, priant et pleurant autour du lit où le défunt vient de rendre le dernier soupir. L'âme déjà jugée les regarde du sein de ses souffrances et semble les remercier du regard.

6^e tableau. — L'âme est soulagée par la Vierge et les saints anges. — Sainte Véronique essuie la face de Jésus-Christ. — Un ange vide une coupe rafraîchissante sur les flammes du Purgatoire, et l'âme élève ses mains et ses regards avec amour et reconnaissance vers la Sainte Vierge qui la bénit.

7^e tableau. — L'âme s'affaîsse douloureusement dans ses souffrances encore inachevées. — Jésus tombe pour la deuxième fois. — Ici la scène est triple et très dramatique. Au bas du dessin, une échappée de l'Enfer avec les damnés qui se tordent, et Lucifer qui attise leurs feux immortels. En haut l'âme souffrante, les mains jointes, les yeux respirant la douleur et l'agonie, dans sa couche enflammée. Entre deux, sur la terre,

une femme contemplant d'un air terrifié les tourments des damnés et représentant l'Église militante.

8^e tableau. — L'âme reconnaissante des prières de ses amis de la terre. — Jésus rencontre les filles d'Israël. — L'âme regarde ses amis de la terre, au milieu de ses souffrances, comme Jésus regardait les filles de Jérusalem, et comme lui elle semble leur dire: il n'y a qu'un seul mal, le péché qui m'a mis au Purgatoire; pleurez vos fautes et celles de vos enfants.

9^e tableau. — L'âme dans les ténèbres du Purgatoire. — Jésus tombe pour la troisième fois. — A chaque chute du Sauveur correspond un accroissement des souffrances de l'âme en Purgatoire. On l'entrevoit dans d'épaisses ténèbres, accablée de douleur. Mais en haut Jésus-Christ apparaît couronné de lumière, et les rayons de sa gloire descendent jusqu'à l'abîme où ils forment une croix lumineuse, symbole d'espérance et de pardon.

10^e tableau. — L'âme en face des fautes de sa vie. — Jésus est dépouillé de ses vêtements. — Elle médite, la pauvre âme, dans son bain de feu, sur sa vie coupable qui lui apparaît dans sa honteuse nudité. Un ange lui montre trois images qui la représentent à son souvenir dans sa mollesse, sa sensualité et sa vanité et qui raniment son humilité et son repentir.

11^e tableau. — L'âme s'abandonne à la justice divine. — Jésus est attaché à la croix. — L'attitude de l'âme est résignée; elle accepte toute son expiation, et tend les mains, comme Jésus présentait les siennes aux bourreaux pour être crucifié.

12^e tableau. — L'âme agonise dans l'excès suprême de ses souffrances. — Jésus meurt sur la croix. — L'âme est figurée comme noyée dans un abîme de ténèbres et de flammes et semble dire avec le Sauveur mourant: « O mon Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée? » Mais au-dessus d'elle, on aperçoit, dans une gloire, les portes de la Jérusalem céleste qui bientôt vont s'ouvrir pour la recevoir.

13^e tableau. — L'âme est délivrée du Purgatoire. — Jésus est détaché de la croix. — Le chemin de l'expiation est achevé. L'âme sort rayonnante, de l'abîme des souffrances, et appuyée sur deux anges, prend son vol pour le Paradis.

14^e tableau. — L'âme entre au ciel. — Jésus est mis au tombeau. — Le sépulchre glorieux de Jésus figure, pour l'âme délivrée du Purgatoire le séjour du repos et de la gloire. A genoux sur une nuée lumineuse, l'âme, ravie, tend les mains au Père céleste qui la reçoit sur son cœur et la couronne, entre le Fils de l'Homme qui la regarde avec amour et la sainte Mère de Dieu qui se penche vers elle et la bénit.

Les méditations qui composent le volume illustré par ces charmants dessins ne peuvent qu'accroître dans l'âme des personnes pieuses la dévotion si naturelle et surnaturelle à la fois au culte des morts et aux pauvres âmes souffrantes dans le Purgatoire. Cet échange de pensées, de sentiments et de prières entre l'Église souffrante et l'Église militante, entre les chrétiens vivants et les morts, est rempli de mélancolie et d'espérance et respire une théologie mystique et profonde où la science se mêle à la poésie.

Peu de livres de piété sont plus propres à sanctifier les survivants en soulageant les défunts et à mettre en lumière comme en pratique le dogme si consolant et trop souvent oublié de la communion des saints. Ce dogme est pourtant la base même du christianisme, et M. l'abbé Fouéré-Macé a fait une œuvre d'une haute portée, digne de toute approbation et de toute gratitude, en contribuant, sous une forme si aimable et si neuve, à le populariser dans l'Église.

Le marquis de SÉGUR

Catéchisme de la vie religieuse à

l'usage des communautés des femmes par l'abbé I.-M. MAGNIN, aumônier des Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Jean-de-Maurienne. Ouvrage approuvé par S. G. Monseigneur Rosset, évêque de Maurienne. — Nice, Imprimerie du Patronage St.-Pierre, 1, place d'Armes; 1893. Un bel in-12° de 240 pages. Prix franco: 2,00.

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

J'ai examiné votre *Catéchisme de la vie religieuse*. La doctrine en est sûre: vous l'avez puisée aux meilleures sources. Vous avez même souvent enchaîné dans votre texte les paroles des maîtres de la vie spirituelle, et vous avez bien fait. On aime entendre le langage de ces âmes remplies de l'esprit et de l'amour de Dieu. La religieuse qui se pénétrera bien de la doctrine de votre livre et la mettra en pratique sera certainement cette bonne terre dans laquelle la semence de la parole divine porte du fruit au centuple: son cœur se remplira d'humilité et de douceur, il deviendra bon et excellent, et portera les fruits des vertus chrétiennes par une vie de sacrifice et de patience.

Agréez, Monsieur l'Aumônier, l'expression de mon respect et de mon affectueux dévouement.

† MICHEL, évêque de Maurienne



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 juillet au 15 août 1893.

France.



NICE : M. le chanoine Brès, aumônier de l'Hospice de la Providence, *Nice*.



AIX : M. J.-B. Bouissin, *Salon*.

— M. Joseph Jamet, *Salon (2 frs.)*.

BORDEAUX : M^{lle} Marie Lossinot, *Talence*.

CHARTRES : M. Gallet, *Dreux*.

— M^{me} V^{ro} Tizon, *Chartres*.

DIGNE : M. le marquis de Lombard de Château-Arnoux, *Digne*.

FRÉJU : M^{me} Marius Bernard, *Collobrières*.

— M^{me} V^{ro} Vautier, *Sauvebonne*.

NICE : M^{lle} Lucie Verran, *La Trinité-Victor*.

PARIS : M^{me} V^{ro} Laforest, *Saint-Mandé*.

SAINT-BRIEUC : M. Bazin de Jessey, *Pleurtruit*.

— M^{me} Neumager, *Guingamp*.

— M. le comte Achille du Clésieux de Saint-Brieuc, *Saint-Brieuc*.

VERSAILLES : M^{me} V^{ro} Gilbert Souvent, *Bougival*.

Étranger.



AUTRICHE-HONGRIE : M^{me} la comtesse Clara Gourcy-Droitaumont, née baronne de Pillersdorff, *Vienne*.

BELGIQUE : M^{me} la baronne douanière Van Zuylen de Nyewet, née Marie-Thérèse Van den Peereboom, *Ypres*.

— M^{me} Berkman Van den Brande, château des Anneaux, *Lierre*.

— M^{me} Thérèse Helen, *Anvers*.

— M. Van de Wiel, *Anvers*.

— M^{me} V^{ro} Lautem, *Anvers*.

— M. Victor Ernotte, *Liège*.

— M. l'abbé Meyers, curé de St-Jean, *Liège*.

— M^{lle} Thérèse Pirenne, *Aubel*.

— T. R^{de} Sœur Alphonsine, Supérieure Générale des Sœurs de l'Enfant Jésus, *Nivelles*.

CANADA : Miss Catherine Austin, *Montréal*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite : quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront avoir bien de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Autor. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO.
1893 — Imprimerie Salésienne.

MARSEILLE - Librairie ecclésiastique de l'Oratoire St-Léon, 78, Rue des Princes - MARSEILLE

Sous le haut patronage de Mgr l'Évêque.

A NOTRE-DAME DU SAINT ROSAIRE

Les Mystères du Rosaire exposés et Médités, d'après Louis de Grenade, des Frères Prêcheurs, par le R. P. Herbrad, du même ordre, ouvrage in-12, filet rouge, 362 pages franco 2 60

Couronne à Marie Immaculée pour tous les Samedis de l'année par l'auteur de « *Allons au Ciel* » Ouvrage in-8, 350 pages » 1 75

Couronne des Quinze Samedis, offerte à la Ste. Vierge Mère de Dieu et des hommes, par l'abbé Ernest Thérie vol. in-32, 344 pages » 1 70

Le Rosaire Médité avec notre St. Père le Pape. Manuel béni plusieurs fois par S. S. Léon XIII. Traduction de la 29^e édition italienne du R. P. Granello des F. F. Prêcheurs. — Jolie petite brochure illustrée à chaque page . . . » 0 15
La douzaine, 1 fr.; franco, 1 25. Remises considérables par nombre.

La Résurrection et l'Assomption en corps et en âme de la Ste. Vierge Mère de Dieu, du R. P. Auguste Lana. Vol in-8, 384 pages » 2 50

Un ex-voto à Notre Dame de Lourdes, Histoire intime et authentique d'une guérison par Th. de Caër. Vol. in-8, 443 pages » 3 75

L'Amour du Très-Saint Nom de Marie, par le P. Biron de la C^{ie} de Jésus. Vol. in-18 filet rouge 184 pages » 2 20

N. D. des Douleurs dans la grotte de Lourdes. — Le livre de la Douleur, reliure anglaise, tr. dorée » 1 60

Les sept douleurs de la Sainte Vierge, méditations, réflexions, prières, par St. Alphonse de Liguori, petite brochure de propagande . . . » 0 20

Les Mystères du Rosaire sur feuilles séparées, jolie gravure sur chaque feuille représentant le rosaire. Les quinze Mystères » 0 10
la douzaine » 0 75
Remises considérables par nombre.

Méthode pour réciter le Chapelet en méditant les Mystères du St. Rosaire; le cent » 1 20

Le Très St. Rosaire expliqué aux Enfants, brochure illustrée à chaque page » 0 15
la douzaine » 1 35

Marie Reine de l'univers par l'auteur de « *Allons au Ciel* » 2^{me} édition » 0 50

Petit office des sept douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie, composé par St. Bonaventure et approuvé par le S.-Siège.

Le Mois populaire du Saint Rosaire ou Mois du St. Rosaire pour tous, brochure de propagande » 0 20
la douzaine » 1 50

Les Merveilles de Notre-Dame Auxiliatrice, par Don Bosco, brochure in-12 de propagande . . » 0 90
Remises considérables par nombre.